

MARIA VALTORTA

EXTRAITS AUTOBIOGRAPHIQUES

Première rencontre

A Milan, à l'école maternelle des Ursuline. Elle a 4 à 5 ans. (p.24-26)

(...) Ce qui me faisait plus que tout vibrer le cœur face à l'ineffable mystère de la bonté divine était le Christ gisant de la chapelle. Il se trouvait au-dessous de l'autel majeur. Ce devait être une œuvre d'art très ancienne, et certainement de valeur, car il présentait un réalisme tout à fait impressionnant. C'est bien tout à fait comme cela que devait être le Christ lorsque les mains pieuses de Joseph et de Nicodème le détachèrent de la croix pour le déposer sur le sein de sa Mère. De grandeur naturelle, il avait les traits tirés par la fatigue de celui qui est mort dans les spasmes et, dans les membres détendus par l'abandon de la mort, on voyait toutes les plaies, les traces de fouet, les blessures et les contusions de qui a été maltraité, comme l'a été le Sauveur avant la crucifixion.

Il était impressionnant, je le dis et je le répète. Et beaucoup de mes compagnes pleuraient de frayeur lorsqu'on nous amenait le voir et le prier. Pour ma part, je ne pleurais pas de frayeur mais je tremblais de compassion. Car dès cette époque je ne pouvais souffrir de voir quelqu'un souffrir, ne serait-ce qu'un poulet. Et l'on me répétait que ce pauvre corps était celui de Jésus et *que c'était nos péchés qui l'avaient mis dans cet état...* Je me demande s'il était bon de faire faire de telles méditations à des créatures qui n'ont pas encore cinq ans. Mais ce dont je suis sûre c'est qu'en ce qui me concerne – et à l'opposé de ce qu'il advenait à mes camarades qui pleuraient de frayeur à la vue de ce cadavre et *surtout à l'idée du châtement divin provoqué par nos péchés* -, je tremblais à cause de sa douleur à lui et je *pressentais* que c'était l'amour, son amour pour nous, plus que les juifs accusateurs, qui l'avaient mis dans cet état et j'aurais voulu pouvoir le consoler...

Dominant mon horreur naturelle pour ce corps couvert de plaies d'une façon épouvantable, je le regardais, je le regardais et j'aurais voulu que l'urne puisse s'ouvrir pour pouvoir m'approcher de lui, caresser cette tête couverte d'épines, et l'embrasser aussi, afin de lui faire ressentir le bien que je lui voulais. Combien de fois n'aurais-je voulu pouvoir mettre

dans cette main percée le gros bonbon tout bosselé, ou un autre doré, ou bien le rouge ou le vert que mamie m'achetait en me conduisant à l'école et que j'aimais tant, parce qu'il était bon, et parce qu'il me témoignait l'amour de ma grand-mère !

Cela vous semble peut-être des sottises, Père... Mais pensez donc à l'âge que j'avais à l'époque. Plus tard, beaucoup plus tard, dans la main percée de Jésus, j'ai déposé l'offrande de ma vie, mais, à bien y réfléchir, je crois que cela m'aurait coûté davantage alors d'y mettre mon bonbon, qu'aujourd'hui de lui donner ma vie et ma souffrance...

En rentrant à la maison, alors que j'avais déjà tout raconté à mamie, je répétais ma... science à maman, à papa, à la bonne, au soldat, puis j'allais me coucher en pensant à Jésus qui était resté là, tous seul, et... malade, comme je disais. Et cette idée était si forte en moi qu'il m'arrivait parfois de me réveiller la nuit en pleurant. Alors je disais à mamie, qui dormait avec moi, ou à maman qui accourait en m'entendant pleurer, que je voyais Jésus très malade et qui pleurait parce qu'il se sentait seul. Mes parents s'inquiétèrent de cela et voulurent me changer d'institut pour m'envoyer dans un autre, moins... médiéval. Car ils craignaient que je ne tombe malade de frayeur. Non, j'étais en train de tomber malade d'amour.

Le premier contact avait eu lieu et Jésus et Marie n'auraient jamais disparu de l'horizon même si, de ma part, il y eut des moments de froideur coupable. Mais lorsque justement l'on m'arracha à lui, je ne me décrochais plus. Et je restais attachée à lui souffrant, à lui Rédempteur, à lui Roi des douleurs. Je n'ai jamais compris le Christ que sous ce vêtement imprégné de son sang et j'ai toujours eu le souci de le consoler en me rendant semblable à Lui, dans la souffrance supportée volontairement par amour. (...)

Ma Pentecôte

Octobre 1904

A l'institut des Marcellines.

« Je n'ai jamais été avare de mon intelligence » (p.28-29)

Vous pourrez constater, à la lecture du récit de ma vie, que j'avais en moi tous les vices capitaux. Non pas tous, vraiment. Je n'ai jamais connu l'avarice, qui peut concerner l'argent, mais qui peut être un attachement à bien d'autres choses plus spirituelles que

l'argent. Ainsi je n'ai jamais été avare d'affection, car *j'ai beaucoup aimé* Dieu et le prochain, même si j'ai reçu de ce dernier davantage de morsures que de baisers de gratitude. Je n'ai jamais été avare de mon intelligence, car j'étais tout heureuse d'aider mes camarades qui avaient plus de difficultés que moi à comprendre, au risque même de me trouver ensuite moi-même à court d'idées dans la rédaction des thèmes d'italien, ou bien d'être surprise par les enseignantes en train de faire le travail d'une autre et d'en être punie. Là aussi j'ai recueilli davantage d'ingratitude que de reconnaissance. Une ingratitude qui arriva parfois jusqu'à m'accuser d'avoir "volé les compositions d'autrui". C'était tout le contraire qui était vrai. Si j'étais de fait une véritable cancre en mathématiques, où ma meilleure note en cette matière, depuis le primaire jusqu'au secondaire n'a jamais dépassé 6- (et encore on me l'avait donnée par indulgence, pour interrompre de longues séries de 2, 3 ou 4, sans compter quelques "0"), en italien ma verve était par contre inépuisable, soutenue par une imagination débordante et un style naturellement bon, si bien que rédiger huit fois la même composition selon huit modalités différentes n'était pour moi qu'un jeu. Et dans les autres matières j'étais là aussi vraiment bonne. Mais il ne pouvait en être autrement si l'on pense à quel genre d'institutrice j'avais sur le dos, à la maison, à l'heure de l'apprentissage des leçons. Car si mes leçons n'étaient pas apprises sur le bout du doigt, si mes devoirs n'étaient pas mieux que parfaits, j'étais punie et de façon *très* sévère. Mais à vrai dire j'aurais quand même fait mon devoir sans ces menaces, pour une question... d'orgueil. Que voulez-vous ? Encore un péché capital qui ressort ! *Je ne voulais jamais demander pardon*. Il me semblait que j'allais blesser à mort ma propre... dignité d'élève ou de fille. Plus tard, lorsque je suis devenue femme, j'ai demandé pardon pour des fautes que je n'avais pas commises... Mais alors c'était autre chose. J'agissais de la sorte parce qu'il me semblait que Jésus me demandait l'obole de mon humiliation et je la lui donnais, même si je me sentais déchirée par la certitude de l'injustice d'autrui à mon égard, m'apercevant que du point de vue humain, j'étais une imbécile, mais du point de vue surnaturel cette humiliation voulue m'élevait d'un degré dans l'échelle qui monte jusqu'à Dieu. (...)

Première Communion

Septembre 1908

A l'institut des Sœurs Adoratrices.

(...)

A Voghera papa avait moins souvent l'occasion de m'amener à la messe. Je grandissais comme une petite païenne et j'avais déjà dix ans. J'entrais donc dans un âge où s'avère plus nécessaire que jamais le secours de la religion. Mais maman ne s'en souciait pas. Elle pensait que j'en savais assez à ce sujet...

Je me rendis donc chaque jeudi chez les sœurs Adoratrices pour le cours de français. (...) Après beaucoup d'insistances, elles obtinrent de maman l'autorisation de me préparer à la première communion.(...)

En septembre 1908, abrégant d'un mois les vacances d'été à Viareggio, j'entrai dans leur petit institut de Casteggio pour me préparer à recevoir Jésus.

Les sœurs étaient au nombre de cinq. Il y avait la supérieure, sœur Jeanne de la Croix, une française noble, très gentille. La vice-supérieure, sœur Jeanne (tout simplement). La *mienne*, celle qui m'instruisait pour la communion et pour le français : elle s'appelait sœur Marie. Grande, très belle, un visage d'ange qui semblait rayonner des reflets célestes. Et elle était véritablement un ange. Lorsque, il y a environ un mois, l'Union Catholique des Malades m'a envoyé la page de prière de sœur Marie-Gabrielle, la sainte trappiste, je suis restée doucement émue en voyant combien son visage ressemblait à celui de l'angélique sœur Adoratrice qui me préparait à recevoir Jésus.

Je vécus pendant un mois au milieu de ces religieuses. Elles m'aimaient beaucoup. Elles avaient l'impression de se trouver à nouveau dans leur douce France, dans le monastère qu'elles avaient dû abandonner aussi cruellement, avec leurs chères élèves... Elles s'occupaient si bien de moi, et avec tant d'affection ! Si je ne parvins point à l'extase, cela provient seulement de moi, qui étais tellement endormie depuis des années dans un état de léthargie spirituelle, et non pas d'elles qui n'auraient pu faire davantage que ce qu'elles firent.

Elles auraient désiré que la cérémonie soit célébrée en grandes pompes... Mais maman en décréta autrement. Je mis donc le même habit blanc et le même voile blanc que pour la confirmation.

Maman ne me fit aucun cadeau ce jour-là. Pas de livre, pas de chapelet, pas de médaille, rien ! Et elle n'autorisa pas non plus la venue de papa. Elle jugea "inutile" la présence de papa. Jésus seul sait combien cela me fit souffrir !...

Les jours précédant l'événement je fis la "retraite". Je me promenais avec sœur Marie, à travers le petit et riant couvent plein de fleurs d'automne, regardée avec amour et une sainte jalousie par les cinq religieuses et les cinq sœurs converses... Je crois que j'étais regardée avec vénération jusque par les habitants du poulailler... Je portais sur la tête une

petite couronne de roses blanches, qui rappelait que j'étais "la petite fiancée de Jésus"...
(en français dans le texte)

La veille au soir de la cérémonie, je trouvais mon petit lit couvert de billets d'amour : "Je dors mais mon cœur veille", "Ma petite, je suis Jésus et je t'attends", "Comme est longue la nuit en attente de toi, âme que j'aime !". Sœur Marie me parla comme seul un séraphin saurait parler...

Puis le matin, à l'église, une gentille petite église aux couleurs blanc et or comme un écrin, se tint la cérémonie. C'était le premier dimanche d'octobre, fête de la Vierge du Rosaire. L'office était célébré par M. le Curé de Casteggio.

Les sœurs chantaient avec des voix d'anges, accompagnées de l'harmonium :

"Ô saint autel qu'environnent les anges
... Ô jour heureux, jour céleste
Et propice à vous bénir, je consacre ma voix..."

et au moment où le Christ descendait en moi pour la première fois, dans un grand tremblement de l'âme et un scintillement de larmes, qui ne sont pas des pleurs mais un tressaillement de joie, le cantique si doux :

"Devant Jésus, ployant leurs blanches ailes
Les chérubins s'inclinent à genoux
et Lui, le Roi des splendeurs éternelles
se fait petit pour venir jusqu'à nous.
Heureux enfant, allez manger le pain des anges
Tous les trésors d'en haut son ouverts en ce jour
Unissons-nous aux célestes phalanges
Chantons la foi, l'espérance et l'amour.
(...)
Au Golgotha, brisé par la fatigue,
Votre Sauveur marcha sans s'arrêter,
de tout son Sang, pour vous, il fut prodigue
si vous l'aimez, vous devez l'imiter..."

Maman communia avec moi car les sœurs le lui avaient demandé.

Après quoi se tint la fête, que j'appellerais, humaine. Les petits cadeaux des sœurs, du prêtre, qui m'étaient si chers, suivis du repas et enfin, dans la soirée, avant que je ne parte avec maman pour rentrer à la maison, la consécration à Marie, aux pieds de laquelle je déposai ma couronne de roses.

“O Marie, ô ma vie !
A ton cœur maternel
J’abandonne ma couronne.
Garde-la pour le ciel !”

Ma couronne de roses !...

Marie, l’enfant amoureuse de Jésus crucifié ne devait jamais plus porter de couronne de roses. Sa couronne sera désormais toujours d’épines, sur la terre, et sur les épines son propre sang, gémissant de mille plaies, formera les roses scintillantes de douleur qui dans l’éternité seulement se transformeront en roses éternelles.

Lui, mon Sauveur, avait donné pour moi *tout* son sang, comme le chantait l’hymne eucharistique des Adoratrices. Quant à moi, par amour pour lui, *je devais donner tout mon sang*. Je l’ai donné. Et je le donne.

Mais ne croyez pas qu’à partir de ce moment-là ce fut une fusion parfaite et sans aucun tourment. Oh ! non ! la formation de Maria-hostie de Jésus fut longue et laborieuse. Ne vous ai-je pas dit, au début de cette histoire, que Dieu ne s’imposa pas à moi mais qu’il attendit que j’aie à Lui ? Son œuvre est une action de séduction, non pas d’obligation. Il me fit tomber amoureuse de Lui et attendit.

Je crois que toute âme est comparable à la Vierge avant l’Annonciation. Chaque âme est appelée en effet à former le Christ, comme une jeune épouse devra former sa créature. La conception du Christ en nous advient lorsque nous disons notre : “Voici la servante du Seigneur”. Auparavant existe seulement l’invitation du Seigneur, portée par son ange, par son inspiration. Mais l’événement ne s’accomplit que lorsqu’une âme, en un tressaillement d’amour, répond son fiat : “Oui, je le veux”. Alors l’Esprit descend couvrir de son ombre l’âme généreuse et amoureuse, il descend avec son feu, avec sa lumière, avec ses dons, et la conception est engagée. Le Christ s’incarne en nous, non pas bien sûr, je le sais bien, comme Marie, mais il s’incarne et naît spirituellement, grandit, s’informe et nous informe de Lui-même et plus il grandit, plus l’âme se rapetisse et diminue, pour ne faire place qu’à Lui seul, jusqu’à ce que vienne l’heure de la plus grande perfection accordée à cette âme, quand elle fait accéder à la lumière elle-même, devenue une seule chose avec le Christ, tellement il a grandi en elle, qu’il a annulé tout ce qui restait de la créature aimante, ne laissant subsister que Lui seul, l’Epoux.

Je ne sais pas si j’ai bien rendu l’idée à propos de ce que je voulais exprimer.

Le jour de ma première communion, j’ai repris contact avec Jésus et il a repris son œuvre de séduction de mon âme, qui alors ne s’en rendait presque pas compte, de la même façon

que la terre n'a pas conscience du travail caché du grain de froment enterré dans le sillon, et qui est pourtant en train de germer et de pousser ses racines jusqu'à l'aube d'un jour où la terre, étonnée, voit le miracle d'un fil smaragdin (vert émeraude) surgir de la motte de terre sombre.

Au collège

1909-1913

Observatrice des choses et des coeurs

(p.90-91)

(...)

Faire une description était mon point fort. Aussi avait-il été facile pour moi de décrire la chute de la neige. Je n'ai jamais aimé la neige. Elle est blanche, mais elle est si froide ! Je préfère le soleil. Il faut se souvenir que je suis née dans un pays de soleil et que c'est du soleil que je prenais mes forces, lorsque j'étais abandonnée dans les sillons...

Même la partie réflexive de la dissertation, où toutes les autres avaient misérablement échoué, m'avait été facile. Observatrice telle que j'étais, j'avais pu remarquer des quantités de fois la souffrance des pauvres, des démunis... Triste par nature et rendue encore plus triste par le cadre de vie familiale, je comprenais la souffrance dans toutes ses dimensions. Combien de fois, le nez écrasé contre les carreaux d'une fenêtre, dans de tristes après-midi d'enfant seule, d'un de ces dimanches gâchés par les tensions familiales, n'avais-je pas remarqué, au-delà du voile des larmes, d'autres misères, différentes par leur forme mais identiques par leur peine, qui passaient dans le tourbillon des flocons blancs...

C'est ainsi que sans effort et sans mérite, alors que le travail m'avait paru si facile, l'on me proclamait première de la classe pour les langues italienne et française et pour les matières orales.

En mathématiques... je restai fidèle à mon ânerie. Lorsque l'on m'a fabriqué, on a dû oublier de mettre dans ma tête la cellule des maths. C'est là un vide *absolu* que ni mes propres efforts, ni les efforts d'autrui n'ont jamais pu combler. Je suis une parfaite idiote en matière de calcul.

Mais je ne le regrette pas trop. Je pense que Jésus lui aussi est comme moi. Car lui non plus n'est pas un grand calculateur. S'il l'avait été et s'il l'était, il ne serait pas ce qu'il est. Car il est un poète, l'Évangile nous le montre. C'est un habile diplomate, l'Évangile nous le

dit aussi. Il est le Médecin, le Maître, l'Ami, le Sauveur. Il est tout sauf un calculateur. Et comme tous ceux qui ne sont pas calculateurs, il est généreux outre mesure, miséricordieux outre mesure, patient outre mesure, bon outre mesure. Et cela me donne beaucoup d'espérance... D'un idéaliste il y a toujours du bien à attendre. D'un mathématicien jamais. Et si Dieu était un mathématicien toujours soucieux de calculs exacts, qui dont pourrait espérer se sauver ? Mais Jésus n'est pas mathématicien. Il ne donne pas la parole à la science mais au cœur, et même il ne raisonne que selon la *science du cœur*, et celui qui sait le prendre par ce côté-là obtient tout de lui. Moi aussi je raisonne selon la science du cœur, moi aussi, dans la vie pratique et dans celle de l'esprit, je suis une idéaliste, une généreuse, une prodigue qui ne fait jamais le compte de ce qui a été donné avec ce qui a été reçu. Je donne, je donne et je donne encore sans me soucier de rien d'autre. Je mets ma confiance dans le Sauveur, le Frère, l'Ami, le Maître, mon Roi et je poursuis ma course de la sorte, ne regardant que lui seul...

Au collège (suite)

1909

L'appel de Jésus

Une intimité grandissante avec Jésus

Ses souffrances de collégienne

(p.104-113)

(...)

Au collège, la religion était cette eau discrète qui vous pénètre au plus intime, et vous apporte le goût salubre de la vie.

Les âmes réagissaient différemment, selon leur propre diversité. Certaines d'entre nous avons été entraînées très haut dans la vie surnaturelle, d'autres sont restées telles qu'elles étaient, d'autres encore se sont misérablement perdues. Mais cette variété de rendement provenait des caractéristiques individuelles ou familiales car, du côté des religieuses, l'action éducative était la même à l'égard de chacune d'entre nous.

Quant à moi, probablement parce que j'étais malheureuse, je fus plus aisément sensible à la grâce.

Mais il ne devrait pas en être ainsi, n'est-ce pas ? On pense que devraient être les plus heureux ceux que la bonté de Dieu préserve de la souffrance et qui l'aiment et s'attachent à lui par gratitude et affection. Dans la réalité par contre il advient habituellement le contraire. Il est toujours question de cœurs qui ne sont pas tout à fait mauvais, car dans ce cas, bien ou mal, joie ou souffrance, laissent la même indifférence sacrilège à l'égard du Donneur de toute chose, lorsque cela n'atteint pas une rébellion plus sacrilège encore. Mais en des âmes qui ne sont pas entièrement mauvaises, la souffrance est un signal qui rappelle Dieu à l'âme. Car en des cœurs pauvres d'affection la souffrance est bienfaisante, dispensatrice du pain de l'amour, au nom de Dieu. Chez des êtres solitaires, qui mènent une vie qui n'est pas propice, une vie qui est plus aride que pour une créature perdue dans le désert, la rencontre avec Dieu c'est la rencontre avec l'Unique qui ne trahit point, qui ne déçoit point, qui n'abandonne point.

« Ceux qui pleurent sont ceux qui savent » non seulement comprendre les autres cœurs, mais qui savent encore trouver le Cœur des cœurs où poser le front qui souffre, le cœur qui saigne, et sur lequel verser les sanglots qui nous étouffent et nous aveuglent, sur lequel placer notre amour, dont personne ne veut, mais qui désire pourtant se donner pour ne point se transformer en une lourde et accablante torture.

Maria, cette petite Maria qui avait déjà tant pleuré, et pleuré dans la solitude, qui avait déjà tellement aimé, et aimé dans la solitude, au cours du brillant printemps 1909, tandis qu'elle s'avançait un peu perdue en ce nouveau monde, a entendu une voix résonner dans son cœur et l'appeler : « Maria ». Aussi la petite Maria, élevant ses yeux d'enfant – trop sérieux déjà à cause de trop de souffrance qu'ils avaient dû endurer – rencontra le visage si doux qui la regardait avec amour et pitié. Mais Maria ne le reconnut pas tout de suite... Elle se sentit seulement attirée par lui, car il la regardait avec tant d'amour, lui tendait les mains avec une telle soif de caresses, et lui souriait... Alors la lumière revint et Maria connut, reconnut Jésus, le Maître, et se jeta à ses pieds dans un désir d'amour.

Mais le Maître, qui savait combien la petite Maria aurait dû l'aimer *en pleine connaissance de cause*, après tant et tant de mésaventures, lui dit, comme il avait dit autrefois à Marie Madeleine en cette radieuse matinée d'avril : « Ne me touche pas. Car j'ai encore beaucoup à faire auparavant. Ce n'est pas moi, mais *toi* qui dois d'abord monter sur la croix et te mettre comme hostie sur l'autel de la souffrance, t'offrir à la justice du Père, boire jusqu'à l'amertume mon calice, connaître les différents visages de la tentation, de la passion, de l'amour, choisir le meilleur et renoncer à ce qui est une vaine flatterie. Tu dois d'abord t'effacer avec ta personnalité présente et renaître avec une âme nouvelle. Tu dois

d'abord dire ton 'Fiat', dire ton 'Voici la servante...' et avec toute la souffrance qui est le destin des filles d'Eve, me concevoir, m'engendrer, me nourrir de toi. Lorsque tu te seras transformée en un ciboire pour accueillir mon humanité torturée par amour pour vous, lorsque tu te seras faite victime, comme petite hostie, alors tu me rencontreras, alors je serai en toi et toi en moi, en un lien d'amour qui te rendra bienheureuse déjà sur cette terre, depuis la croix, car je serai ta force, ta joie, ton tout. Pour l'heure je serai seulement le Maître, car tu n'auras pas d'autre maître en dehors de moi, car personne n'est en mesure de t'instruire dans la voie difficile par laquelle je désire te conduire à mon royaume : *la voie de la souffrance*, afin que tu saches, âme que je préfère, que c'est seulement avec des mots et un visage de souffrance que je viendrai à toi pour t'amener à la joie ».

Ainsi parla-t-il, de sa voix sans son, mon doux Jésus, à mon âme qui l'avait trouvé en ce doux printemps et qui l'avait reconnu. Aussi mon âme, avec plus de capacité de réflexion qu'elle n'avait eu dans son enfance bienheureuse, se mit à la suite du Maître dont elle comprenait qu'elle aurait tiré tout bien, dans sa vie devenue humainement aveugle de tout bien.

Je connus alors ce qu'est la joie du cœur, qui accompagne ceux qui mettent Dieu au centre de leurs affections et qui font de lui le but de leur vie. Cette paix profonde qui existe et *résiste*, même si la surface de notre *moi* est bouleversée par des vagues de tempête. Cette douceur qui tempère l'amertume des heures plus noires et donne la force d'avancer, frôlant, il est vrai, le désespoir, mais sachant le dépasser, dans la voie de la croix, c'est-à-dire dans la voie de Dieu.

Combien ai-je aimé Jésus dans ma première jeunesse ! Et combien m'aima-t-il !

Je ne sais pas si le feu intime qui brûlait mon cœur lançait des éclats à l'extérieur, aptes à manifester sa présence aux religieuses. J'étais tellement renfermée, je savais veiller avec une telle attention sur ma vie la plus authentique et la plus secrète, que j'en doute. Je pense qu'au moins pour les premiers temps, mes fiançailles mystiques avec le Christ restèrent secrètes. Mais quant à moi, je les connaissais bien !

Ce n'était pas un amour insensible, naturel, comme certaines amours dont on ne prend conscience que lorsqu'elles viennent à manquer. Ah ! non ! Je *savais* que je l'aimais et je *savais* que je voulais l'aimer toujours davantage. Cet amour était pleinement conscient, bien détaché dans tous ses détails. Il éveillait en moi un hymne et une plainte d'amour, il m'apportait de la lumière et des conseils, il me poussait à l'activité, à l'effort, à la quête, au désir très intense de l'aimer toujours davantage et toujours plus parfaitement, profondément, complètement.

Jésus m'instruisait donc avec une douceur paternelle. Jésus, oui, c'était bien lui. Je ne suis pas devenue sa petite Maria-hostie par des mots humains, à cause d'une grande quantité de saintes paroles qui auraient été prononcées à l'autel à mon intention. C'était Jésus qui m'instruisait, qui m'appelait doucement aux heures où il voulait que l'ouïe spirituelle de sa petite Maria soit attentive aux paroles de vie qu'il aurait ensuite fait briller de lumière divine en moi.

J'ai le souvenir, le souvenir de la douceur de tempête d'amour que suscitèrent en moi certaines vies particulières de sainte.

Il était coutume au collège de faire des lectures au réfectoire, en certaines périodes de l'année, comme l'Avent et le Carême. Une des grandes, ou bien une religieuse, montait sur une espèce de chaire placée au centre de la longue salle à manger et pendant un quart d'heure lisait, midi et soir, quelques pages de la vie d'une sainte. (...)

(...)

J'aurais voulu porter le ruban violet des Filles de la Désolée que je voyais au cou des jeunes filles du III^e externat. (...) Mais (...) les religieuses ne permirent point que j'entre chez les filles de la Désolée. J'aurais été la seule du collège et les initiatives originales étaient toujours réfrénées. Je devins donc Fille de Marie.

C'est depuis lors que je dors... avec mon crucifix. Nous avons un grand crucifix en laiton au chevet de notre petit lit. J'éprouvais une véritable attraction pour mon crucifix. Je le maintenais brillant comme de l'or par des frictions énergiques au moyen de ma gomme à encre et avec l'aide de mon tablier de laine noire : les seuls... instruments adaptés à faire briller le métal et dont je disposais. Mon Jésus brillait comme une gemme à la tête de mon petit lit. Dame ! Avec des frictions telles et si profondes ! Ceux de mes camarades étaient opaques, vert-de-grisés, le mien par contre... il était beau comme une croix de cardinal. Mais je ne me contentais pas de l'astiquer. Je trouvais toujours quelques petites fleurs, même dans les mois les plus froids de l'année, à la rigueur une feuille de lierre arrachée sous la neige, où je m'étais gelé les doigts...

(...)

Et puis il y avait la nuit... Je ne pouvais pas voir Jésus là-haut, seul, tandis que j'étais au chaud, sous les couvertures et que je dormais. Alors je le décrochais et je le plaçais sur mon cœur avec de nombreux baisers et une quantité de mots amoureux et je m'endormais ainsi, heureuse de dormir avec Jésus sur mon cœur, de le réchauffer sur mon cœur.

(...)

Ne croyez pas que cet amour sans cesse grandissant, à l'égard de Jésus, avait éteint en moi le côté humain. Non, pour l'amour de Dieu ! Notre nature humaine, avec tout ce qu'elle a hérité d'Adam, je crois qu'elle ne meurt vraiment que *trois jours après notre propre mort*. C'est du chiendent qui ni le feu, ni la pioche, ni les dents de brebis ne peuvent jamais complètement extirper et qui repousse après avoir été taillé, qui regerme après avoir été arraché, qui pullule après avoir été brûlé. Son plus grand ennemi est l'amour de Dieu, mais malgré cela il ne meurt jamais complètement. Quelque racine, quelque pivot reste toujours quelque part, et reste là pour nous tourmenter et nous tenir par terre, dans la poussière, et de la sorte nous évite de nous enorgueillir.

Je souffrais encore beaucoup de la manière de faire de ma maman qui continuait à ne rien comprendre à mon sujet.

Je souffrais de me trouver en position d'infériorité vis-à-vis de mes camarades qui avaient leur petit porte-monnaie privé, que tenait il faut le dire, la sœur assistance, mais d'où elles pouvaient prélever des sommes pour un petit cadeau, de belles images, un souvenir pour des religieuses ou des camarades, une kermesse, une loterie...

Je souffrais de ne point posséder ces belles cartes postales illustrées pour notre courrier, ces beaux porte-plumes, ces crayons, ces étuis d'étude et de travaux domestique que possédaient les autres. C'est là de petites choses, mais qui font souffrir beaucoup lorsque l'on est dans un collège !

Je souffrais encore parce que je n'étais pas dans les conditions de m'imposer certains sacrifices, qui étaient dûs aux décisions maternelles : elle ne pouvait imaginer combien ces petits manques mortifiaient sa créature.

Je souffrais de voir que personne ne venait me voir. Aucun des parents que j'avais à Milan ne venait, à cause des tensions avec maman. Aucun non plus des parents plus éloignés de Milan. Aucun ami de famille non plus, puisque maman avait dit qu'elle « n'appréciait pas ». Si bien que je voyais les autres se rendre à tout moment au parloir et moi jamais, sauf lorsque venaient mes parents : tous les quinze jours jusqu'à la maladie de papa, puis parfois tous les deux mois...

Je souffrais de ne point disposer de la belle lingerie intime qu'avaient les autres. Je souffrais pour ceci... pour cela... pour... de nombreuses petites raisons qui s'accumulaient comme les épines sur la peau des figues de barbarie. On ne les voit même pas mais elles vous procurent de grands tourments.

Et puis... cette grande souffrance.

Ah non, auparavant il y avait une autre peine.

J'avais souffert, indiciblement, de la comparaison entre ma pauvre première communion, seule avec maman, sans la présence de papa, et la première communion de mes camarades de collège, si belle et émouvante : les collégiennes vêtues de blanc parmi les autres en gris, les papas, les mamans, les papis et mamies, les tontons et tatas et de nombreux cadeaux et des tas de choses... Comme j'avais souffert de voir, derrière la file blanche des communiants, la file des papas qui communiaient derrière leurs fillettes... Bon. Laissons là ce discours, sinon je vais me remettre à pleurer. C'est là une flèche trop amère qui remue dans mon cœur.

Venons-en à la grande souffrance.

Je vous ai dit comment mon père avait souffert de se voir privé du brevet de son invention (p.60-61). Je vous ai dit combien il souffrait des scènes familiales qui le faisaient pleurer comme un enfant, ce cher papa, qui était par ailleurs si gentil et si digne dans la souffrance physique et en tant d'autres occasions : en *toute* occasion sauf dans cette situation-là.

Mais tant qu'il avait à côté de lui sa chère Maria, du baume soignait ce cœur si injustement tourmenté par celle qui aurait dû avoir tant de gratitude à son égard. Moi aussi je lui avais été enlevée. Il avait cédé, par souci de ma santé et parce qu'il n'avait pas le courage d'éloigner le beau-frère au risque de faire souffrir son épouse. Mais *il n'avait pas cédé au point de renoncer à moi pendant les grandes vacances*. Et il avait débarrassé la maison de l'oncle malade, qu'il avait placé à l'hôpital de Bergame, où il recevait les soins nécessaires et travaillait en même temps comme bibliothécaire et traducteur.

Combien de batailles, de reproches, d'indélicatesses, de bouderies, mon papa n'a-t-il pas dû supporter pour maintenir sa décision de libérer la maison de la présence de l'oncle, en sorte qu'en juillet 1909 je puisse rentrer à la maison ? Dieu seul le sait. Je me souviens d'avoir retrouvé papa maigri, fatigué, usé... Mais pendant les trois mois d'été il retrouva la santé. J'étais sa vie et son réconfort.

Au collège (suite)

1912

La dernière retraite spirituelle

« Il descendit en moi avec le Père et l'Esprit »

Je devais aimer comme Agnès et Cécile, comme Agathe et Lucie

(p.127-132)

(...)

Je savais donc que c'était là ma dernière retraite spirituelle. Je l'entreprenais avec d'autant plus de ferveur, désireuse comme j'étais d'en tirer un fruit durable pour le reste de ma vie dans le monde et d'élaborer un programme pour le temps qu'il me restait à vivre. Un programme auquel je jurais fidélité. J'étais toujours la fillette fidèle à la parole donnée !...Je commençais donc la retraite avec une grande ferveur dans la prière, implorant le bon Dieu d'imprimer en moi, pour toujours, l'union avec lui de ces quelques jours. Et c'est ce que fit mon bon Jésus.

Il descendit en moi avec le Père et l'Esprit, chacun portant ses dons à la petite Maria, qui allait devoir affronter des épreuves toujours plus grandes et toujours plus dures. Le Père entra, offrant à cet âme jeunette la vision de sa Majesté et de sa Puissance. Le Fils apporta avec lui tous les trésors de sa Miséricorde et de sa Sagesse. L'Esprit-Saint y versa ses lumières et les flammes de sa Charité.

Et cela, non pas parce que je le méritais. Oh ! soyez tranquille, je n'ai pas la prétention de me croire digne d'autant. Je sais parfaitement ce que je vaudrais. Je sais donc que c'est uniquement l'immense bonté de Dieu qui peut produire certaines fusions de mon âme avec le divin, certaines demeures du divin en moi et de moi en lui. Si Dieu prenait la mesure de ce que je vaudrais il ne ferait pas de tels prodiges. Mais ne vous ai-je pas déjà dit que je suis convaincue que Dieu n'est pas un mathématicien, un calculateur, mais qu'il est un idéaliste et un poète ? Malheur à nous s'il tenait un registre de comptabilité... Qui sait où nous finirions tous ! Je ne m'enorgueillis donc pas de tant de grâces. Je célèbre simplement les bontés du Seigneur en moi, parce qu'il y a lieu, me semble-t-il, de lui rendre un hommage de gratitude.

J'avais demandé à Dieu d'imprimer ces journées-là de façon indélébile en moi, en sorte qu'elles deviennent comme une claire indication pour le restant de ma vie, comme des rails

bien évidents pour ne point dérailler ou m'égarer sur des sentiers s'éloignant de la voie royale pour se perdre en des ruelles très dangereuses, aboutissant en un enchevêtrement de lianes qui aurait arrêté ma route ou, pire encore, en un marécage qui m'aurait engloutie. Et le Seigneur, comme dit sainte Catherine de Sienne, qui est celui qui met dans les cœurs les saints désirs, ne laisse rien d'intenté pour répondre immédiatement à ces désirs. Voilà pourquoi il exauça le désir que lui-même avait éveillé en moi.

C'est véritablement dans la *lumière* que j'ai vécu ces journées-là. Une lumière qui rendit tout lumineux à mes yeux : le passé, le présent, l'avenir. Tout me fut clair. Cette lumière m'illumina tout entière. Elle me fit *comprendre*, au sens le plus profond du mot, ce que devait être ma vie en Dieu, son rapport avec Dieu, ce que Dieu voulait de moi afin que je conquière le Royaume de Dieu.

(...)

Il serait impossible de vous redire maintenant, après trente ans, tout ce que Dieu me dit alors. (...)

Un mot est cependant resté vivant à mon esprit. Un mot, ou plutôt une phrase que tout de suite je saisis comme *celle* que j'avais demandée avec humilité et confiance. La phrase de programme, la phrase indicative, la phrase d'avertissement pour tout l'avenir de ma vie.

« Âme qui m'aime, dit Jésus, dépose le désir de m'aimer comme Agnès et Cécile, comme Agathe et Lucie. Tu ne seras pas l'amour innocent. *Tu seras l'amour pénitent*. Ce ne sont pas les vierges sans taches, dont la vie ici-bas fut moins marquée par le mérite de leurs pieds que par le transport des anges, en un vol que la boue de la vie n'a pas même effleurées, qui seront tes modèles, *mais les créatures qui ont connu la morsure du mal, qui ont mordu la poussière à l'heure du désarroi moral, qui ont souffert pour la créature en perdant de vue le Créateur, mais qui ensuite ont su ressusciter et renaître avec une âme nouvelle formée de repentir et d'amour, s'élevant si haut dans la vie spirituelle, qu'elles ont acquis une splendeur qui n'est en rien inférieure à celle de ceux qui sont purs par la grâce de Dieu, mais qui en ont certes plus de mérite parce que leur vie fut plus douloureuse, dure au-delà de toute mesure à conquérir* ».

Oui. Aussi belle que soit la palme des martyrs qui ont confessé leur foi au Christ devant ses ennemis, elle n'est pas moins lumineuse la frondaison *qui décore le bras de ceux qui témoignèrent du Christ* non pas seulement face à ses ennemis – en l'instant seulement de leur martyre, dans le contexte qui est favorable à cette profession de foi, assez semblable à celui qui accompagne le soldat parmi les explosions de canons, les coups de trompette et les cris de victoire, et qui poussent le combattant à porter plus loin sa bannière, afin de

témoigner de son amour pour la Patrie – mais aussi *face à soi-même*, à ce *moi passionnel et bestial*, qui ne cesse à toute heure de ressurgir, car il est à l'affût des moments de distraction, de fatigue, de défaillance pour dominer la créature qui a su le fouler aux pieds. Quelle lutte secrète et obscure, menée sans le réconfort d'aucun élément, connaissent ces créatures qui, après avoir goûté aux affections humaines, doivent les répudier, *veulent* les répudier parce qu'elles sont désormais absorbées entièrement par la meilleure partie d'elles-mêmes – celle qui vient de l'esprit – en un idéal de rédemption et d'amour. C'est une lutte que seuls les anges connaissent. Eux seuls regardent avec compassion et admiration la créature qui sue du sang dans la bataille si rude avec elle-même. Eux seuls comptent ses cris, ses larmes, ses sanglots. Eux seuls voient l'effort surhumain qui exerce la moelle des fibres nerveuses jusqu'à les rompre, qui broie les fibres, brise les cœurs comme peut le faire une presse, une meule, un pressoir. Eux seuls voient l'incinération, ou plutôt la dissolution de toute une personnalité qui, sous le feu du repentir et de l'amour, se consume et bouillonne comme du métal dans le four à fusion, se purifiant de toutes les scories et revenant à la lumière comme un bloc incorruptible qu'aucune veine défectueuse ne contamine et qu'aucune rouille ne peut attaquer.

Seuls les anges voient cela... Non. Dieu aussi le voit. Il le voit même avec une perfection que n'a pas le regard de l'ange.

Alors Dieu descend. Auprès de sa créature qui vient d'être façonnée par l'amour et que le repentir a éperonné jusque vers des hauteurs sublimes d'immolation. Il prend sa demeure, ou plutôt il devient lui-même la demeure de cette âme repentante et aimante. Il en recueille toutes les larmes et les dépose dans le calice de son cœur. Il écrit tous les holocaustes de cette âme dans le grand Livre de la vie. Il infuse constamment la vitalité pour maintenir une existence que l'immolation détruirait en quelques heures. Et lorsqu'il tombe profondément amoureux de cette âme, car son humilité douloureuse et sa générosité réparatrice l'attirent, au point de la considérer comme la plus belle de ses perles, alors il l'élève sur sa croix, sur ce trône dégoulinant de son sang, et la fait accéder au rôle de corrédempteur de cette humanité qui s'est perdue dans la sensualité et le péché. (...)

Le rêve le plus important de sa vie

Importance des rêves, récit du rêve le plus important de sa vie, au cours duquel Jésus l'absout et la bénit, et sa conséquence bénéfique sur les tentations.

1916

(p.170-175 et 182)

(...) alors que je me débattais dans l'obscurité la plus aveugle et que je me sentais entourée d'un millier de tentations sifflantes comme des vipères en fureur, que Dieu m'envoya un rêve.

Je sais très bien qu'il ne faut pas croire aux rêves comme y croient les petites sottes superstitieuses. Mais je sais également que croire aux songes n'est pas toujours une chose à déconseiller. Tout est dans la façon d'y croire. C'est une chose que de s'abandonner au désespoir parce que, pour ne donner qu'un exemple, on a rêvé d'un chat (trahison assurée), de raisin blanc (larmes certaines) et ainsi de suite selon... l'enseignement de la cabale et de la superstition. Mais c'est tout différent d'accepter un songe pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme un avis surnaturel. Au cours du sommeil, qui endort notre matière, l'âme, qui reste éternellement en éveil, est libre et non distraite, mais attentive aux voix qu'elle peut recevoir d'autres mondes que nous ignorons. L'histoire sacrée est pleine d'exemples. Tant l'Ancien que le Nouveau Testament présentent des songes qui constituent des messages de l'Éternel à ses enfants pérégrinant sur la terre. L'hagiographie chrétienne est également pleine de ce genre de songes que je définirais des "songes guides", aptes à conduire ceux qui sont appelés sur le chemin que le Créateur a choisi pour telle créature déterminée.

(...)

Le printemps 1916 était avancé et, après si longtemps, je me souviens parfaitement de la date : c'était la nuit du 17 au 18 juin. Je passais un moment terrible de désespoir et de désir... Je crois que de toutes les pratiques religieuses, avait survécu uniquement celle du premier vendredi du mois. Mon âme était intoxiquée et rebelle. Pensez donc si je pouvais avoir Dieu à l'esprit. Non. Il n'y avait certainement pas eu de ma part une préparation à ce rêve. J'étais même plutôt sur la rive opposée, la plus éloignée de Dieu.

Je me vis en songe dans une belle campagne. Des prés verts sur lesquels glissait un vent tiède et léger qui revigorait les petits brins d'herbe verte et faisait que les petites fleurs

multicolores s'embrassaient entre elles. Ça et là, quelques bosquets d'arbres, qui ressemblaient à des géants en conversation. Un fleuve de couleur azur, aux berges basses et aux eaux tranquilles, coupait en deux cette belle campagne. Au loin s'estompaient quelques collines... Je suis absolument sûre, encore aujourd'hui, comme je l'étais à l'époque, qu'au cours de mes nombreux voyages à travers le sol d'Italie, *je n'ai jamais vu cet endroit*. Je me promenais dans l'herbe smaragdine et me baissais pour cueillir des fleurs.

Tout d'un coup je vis à côté de moi un jeune homme. Très beau. Grand. Brun. Les cheveux bouclés, des yeux très noirs, brillants comme des étoiles, une bouche tumescence et souriante. Il portait une tunique qui descendait jusqu'au sol. Il ressemblait à un oriental, quelque chose d'intermédiaire entre le bédouin et le romain antique. Il s'approcha encore, s'intéressant avec gentillesse à ce que je faisais et se mit lui aussi à cueillir des fleurs : c'était le plus belles fleurs que je n'avais jamais vues, car dès qu'il touchait quelque chose cela devenait magnifique. Cela me faisait plaisir de parler avec lui et de l'avoir près de moi. Il était si beau et gentil !... Il me séduisait complètement et je me félicitais de l'avoir rencontré.

Mais... mais dans le fond, presque à l'horizon, au-delà du fleuve, surgirent trois personnages. Eux aussi étaient vêtus d'un ample et long vêtement et d'un manteau. Ils se dirigeaient vers nous. Ils se déplaçaient avec une grande aisance, mais aussi avec une grande majesté. J'étais comme fascinée. Je les observais, car ils rayonnaient quelque chose de mystérieux, qui augmentait au fur et à mesure qu'ils approchaient.

Le beau jeune homme, qui était auprès de moi, me dit : « Ne les regarde pas, viens ! » Et il posa une main sur mes épaules pour m'imposer plus fortement sa volonté. Je levai la tête pour le regarder et lui répondre, car il était beaucoup plus grand que moi et je restai stupéfaite devant l'altération de ses traits. Une expression intermédiaire entre la peur et la colère avait envahi son visage et l'avait enlaidi. J'en eus presque peur et je répondis, en essayant de me libérer de son étreinte : « Laisse-moi voir, et j'arrive ». Mais le jeune homme, toujours plus inquiet, continuait à répéter : « Viens donc. Hors d'ici, viens donc ! Ces trois-là sont tes ennemis et veulent te faire du mal ». Et moi : « Ce n'est pas possible ! Ils ont un air trop gentil ».

Désormais je distinguais les traits de ces trois visages. L'un était un homme âgé, au visage rude, d'origine plutôt populaire. Une barbe plus grise que noire lui couvrait les joues et le menton, laissant seulement à découvert les pommettes de ses joues pleines, sillonnées de quelques rides légères. Il portait des cheveux coupés plutôt courts, mais pas comme les

hommes d'aujourd'hui les portent : c'était quelque chose d'intermédiaire entre la tignasse et le crâne rasé. Ses yeux très vifs et sévères allaient constamment de moi à son compagnon du milieu, avec qui il parlait avec animation. L'autre était un jeune d'une vingtaine d'années environ, vingt-cinq au maximum. Alors que le premier portait un vêtement gris et un manteau de couleur tabac brun, celui-ci était habillé de rouge, avec un manteau d'un rouge plus sombre. Il était plutôt grand, élancé, mais pas trop, avec un visage admirable, sans moustache ni barbe, à la peau fraîche et rose, des yeux très doux et compatissants d'un azur clair, de longs cheveux d'un blond pâle, légèrement ondulés, qui descendaient dans le cou. Il parlait lui aussi à celui du milieu, mais avec un grand calme et me regardait avec une grande compassion.

Celui qui se trouvait au milieu et qui m'attirait plus que les deux autres, était très grand, au point de dépasser de toute la longueur de son cou et de sa tête les deux autres. Il portait un manteau blanc, sous lequel il avait un vêtement d'un rouge léger, presque rose. Il dégageait une impression de grande majesté, par sa démarche, par ses gestes, par sa façon de s'adresser à ses deux compagnons, par son regard qui exprimait une douceur surhumaine. Son visage était très pâle, mais pas terreux. Ses yeux étaient d'un azur sombre, et il avait un beau front haut et lisse. Le visage en forme d'ovale allongé était recouvert, au menton seulement, d'une barbe, d'un blond-roux, qui rallongeait son aspect. Il portait des cheveux longs jusque sur les épaules, qui retombaient de la tête à droite et à gauche de la raie, en mèches molles, plus rousses que blondes, ce que les peintres appellent le blond Titien, et qui se terminaient en légères boucles. Il avait de longues mains, blanches, splendides. Son corps était élancé, plutôt maigre. Son regard était un poème de bonté : un peu triste quoique voilé d'un sourire : c'était un regard implorant qui disait : « Aime-moi ».

J'étais de plus en plus fascinée et de plus en plus attirée par lui.

Mon compagnon me prit à deux mains pour m'entraîner hors de là. Il était furieux. Son visage était franchement laid maintenant, d'un air féroce, torve, défait. Je le voyais s'enlaidir davantage à chaque minute. Il tremblait et grinçait des dents. Mais je lui résistais. Je combattais désormais contre lui en le griffant et le mordant.

Tandis que je luttais de la sorte, je me rendis compte que les trois avaient passé le fleuve, sans pont, je ne sais de quelle façon, et désormais se trouvaient tout près. Je compris alors qui c'était : Jésus, saint Pierre et l'apôtre saint Jean. Dans un dernier effort, je me libérai de mon compagnon en qui je reconnaissais désormais mon ennemi et je courus me jeter aux

pieds du Christ : « Seigneur, sauve-moi ! », criais-je en m'agrippant au bord de son vêtement.

L'ennemi – mais je pourrais écrire l'Ennemi, car j'avais compris clairement maintenant de qui il s'agissait, car son visage avait pris les traits authentiques du démon – courut à nouveau auprès de moi, avec une telle fureur qu'il surmontait le frisson que lui procurait la vue de Jésus et me saisit brutalement par une épaule. Je sentais sa main, devenue une griffe, se planter dans ma chair.

Je répétais en pleurant : « Seigneur, sauve-moi ! »

Jésus se taisait. Il me regardait et se taisait. Son regard exprimait une grande pitié. Mais ses lèvres étaient fermées et ses mains tombaient inertes le long de sa robe blanche.

Saint Pierre... Eh ! Saint Pierre était loin d'être gentil, car il disait à Jésus que *je ne méritais pas de pitié*. Saint Jean, au contraire, d'une voix empreinte d'affliction et d'un regard triste, plaidait ma cause. « Maître, aie pitié de cette pauvre créature. Libère-la. Toi qui le peux ! Au fond elle t'a toujours respecté. Autrefois elle t'aimait. Aujourd'hui elle est bouleversée par un traquenard... Aide-la, Maître ! »

Jésus se taisait.

Alors je levai la tête et les bras et je lui pris les mains et les couvris de baisers et lui dis : « O Seigneur, Seigneur ! Comment peux-tu ne point m'aider ? Au fond je t'ai aimé ! Tu ne t'en souviens plus ? Je n'ai pas commis véritablement le mal. Pourquoi donc ne me libères-tu pas de celui qui veut m'entraîner chez lui ? »

Jésus prit alors la parole... Comment pourrai-je jamais oublier cette voix ? Qui donc sera jamais capable de me faire entendre ce ton, son accent qui vibre encore en moi, où je crois qu'il résonnera jusqu'au bienheureux instant où je réentendrai sa voix dans le ciel ? Alors Jésus parla et dit : « *Maria, sache qu'il ne suffit pas de ne point commettre le mal ; mais qu'il faut encore ne point désirer l'accomplir* ».

Tandis que Pierre me repoussait presque, m'arrachant des bras de Jésus, tandis que Jean me caressait en suppliant en ma faveur, tandis que l'Ennemi enserrait plus fortement sa griffe sur mon épaule au milieu de blasphèmes et d'horribles grimaces, j'entendis encore Jésus répéter à deux reprises ce qu'il venait de dire, puis sa main se posa sur ma tête en geste d'absolution et de bénédiction. Je sens encore le toucher délicat de ses longs doigts dans mes cheveux...

Je compris que je venais d'être pardonnée et sauvée et, dans un élan de gratitude, je me jetai contre sa poitrine en pleurant des larmes de reconnaissance, de repentir, de joie ;

c'était un bain qui me purifiait entièrement, tandis que l'Ennemi fuyait dans un hurlement de désespoir et que Jésus m'embrassait.

Je m'éveillai, l'âme illuminée par quelque chose qui n'était pas terrestre.

Vingt-six ans et neuf mois ont passé depuis cette nuit-là. Mais ce songe est encore en moi, vivant comme à l'instant où je m'éveillai. Je le revois exactement dans *tous* les moindres détails, et si j'étais peintre je pourrais peindre ces visages et ces moments de mon rêve. Je n'ai pas changé un seul mot, je n'ai pas ajouté de décor ni de dentelle. Je vous ai raconté fidèlement ce que j'ai vu en songe.

J'ai cherché dans tous les magasins d'art et d'objets sacrés un visage de Jésus qui ressemble à celui que j'ai vu. Mais je ne l'ai jamais trouvé. Parfois j'ai trouvé l'ovale du visage, mais il manquait le regard. Parfois j'ai trouvé le regard, mais il manquait l'expression de la bouche. Parfois encore j'ai trouvé sa bouche, mais pas ses joues. J'en suis arrivée à la conviction qu'aucune main humaine ne peut reproduire ce visage... J'ai souvent rêvé de Jésus depuis lors, et il avait toujours ce visage-là, cette même stature, les mêmes mains. Depuis quelques temps je perçois quelque chose de plus qu'un songe... et je vois Jésus toujours avec ce même visage, cette même stature, ces mêmes mains. Lorsque vous m'avez donné, Père, ce livre sur le saint Suaire, j'en ai été secouée car, malgré l'altération due aux souffrances endurées, j'ai reconnu ce visage, cette stature, ces mains...

La période la plus mauvaise de ma tentation était passée. Je ne dis pas que je n'ai pas connu ensuite des moments noirs de rébellion. Non. J'en ai eu encore beaucoup. Mais lorsque le démon de la rébellion, du sens et du désespoir m'assaillait pour susciter en moi de funestes pensées, les mots de Jésus faisaient en sorte que je savais repousser *le désir de commettre le mal*.